

Guérir ou comment faire taire le mal

Marc 1, 21-34

*Jésus et ses disciples entrent dans Capharnaüm. Aussitôt, le jour du sabbat, Jésus se rendit à la synagogue et se mit à enseigner. Ceux qui l'entendaient étaient impressionnés par son enseignement ; en effet, il les enseignait avec autorité, à la différence des spécialistes des Écritures. Or, dans leur synagogue, il y avait un homme tourmenté par un esprit impur. Il se mit à crier : « Que nous veux-tu, Jésus de Nazareth ? Es-tu venu pour nous détruire ? Je sais bien qui tu es : celui qui est saint, envoyé par Dieu ! » Jésus parla sévèrement à l'esprit impur en lui disant : « Tais-toi et sors de cet homme ! » L'esprit impur secoua rudement l'homme et sortit de lui en poussant un grand cri. Et tous furent étonnés au point de se demander les uns aux autres : « Qu'est-ce que cela ? Un enseignement nouveau donné avec autorité ! Il commande même aux esprits impurs et ils lui obéissent ! » Et aussitôt, la renommée de Jésus se répandit partout dans toute la région de la Galilée.*

*Ils quittèrent la synagogue et allèrent aussitôt à la maison de Simon et André, en compagnie de Jacques et Jean. La belle-mère de Simon était au lit, avec de la fièvre ; aussitôt on parla d'elle à Jésus. Il s'approcha d'elle, lui prit la main et la fit lever. La fièvre la quitta et elle se mit à les servir.*

*Le soir venu, après le coucher du soleil, les gens amenèrent à Jésus tous les malades et ceux qui étaient possédés par des démons. La ville entière se pressait à la porte de la maison. Jésus guérit beaucoup de gens atteints de toutes sortes de maladies et il chassa aussi beaucoup de démons. Il ne laissait pas parler les démons, parce qu'eux savaient qui il était.*

À la lecture de la prière du médecin juif Maïmonide, on comprend que Jésus n'est pas médecin. Ce n'est pas son métier et ce n'est pas son projet. Bien sûr, les deux hommes ne sont pas contemporains, et le médecin juif du Moyen Âge bénéficiait sans doute de connaissances que les médecins du premier siècle ignoraient encore. Mais la différence entre les deux personnages ne vient pas de cet écart dans le temps. L'activité de Maïmonide est une science et un art : poser un diagnostic, identifier des causes, imaginer quel remède pourrait soulager le malade ; tout cela nécessite raison et patience, comme il le dit lui-même. Quand Jésus est dans la synagogue de Capharnaüm, on sent de la précipitation, un enchaînement d'événements qui le poussent à agir : « Aussitôt, le jour du sabbat », « aussitôt sa renommée grandit », « aussitôt on lui parle de la belle-mère de Simon ». Tout va tellement vite dans ce premier chapitre de l'Évangile de Marc. À peine Jésus a-t-il été baptisé, qu'il trouve des disciples qui le suivent et immédiatement, un jour de sabbat, il devient thaumaturge. Jésus n'est pas médecin, mais comme nombre de ses contemporains, il exerce cette activité étrange de guérir sans soigner. Jésus ne soigne pas les gens, il ne leur donne aucun remède, il ne cherche pas les causes du mal qui opprime les personnes qu'il rencontre et qui ne veulent pas toujours de ses services. Comme ce possédé qui entre dans la synagogue de Capharnaüm et qui ne s'exprime que par « esprit impur interposé ». À coup sûr, celui-ci ne veut pas de médecin, il ne veut pas guérir, il a peur, simplement peur de la destruction. Et Jésus, comme le possédé le craignait, va se mêler de ses affaires, et le faire taire. Ici, pas de breuvage amer, pas d'onguent pour calmer la douleur. C'est un mal qui touche l'esprit me direz-vous : bien sûr, mais cette considération n'empêchait pas les médecins antiques d'essayer toutes sortes de thérapeutiques pour calmer les malades agités par une démence difficile à comprendre.

Jésus le thaumaturge ne soigne pas ; il fait acte de puissance. Il ordonne, il fait taire, il n'a rien à opposer au mal qui secoue cet homme que sa présence et son autorité. Car voilà bien la seule qualification qu'on prête à Jésus dans ce moment d'agitation et de trouble :

*« Qu'est-ce que cela ? Un enseignement nouveau donné avec autorité ! Il commande même aux esprits impurs et ils lui obéissent ! »*

Jésus commande, il est maître de ce qui d'ordinaire ne se maîtrise pas. Et c'est comme enseignant que Jésus est reconnu grâce à ces actes de puissance. La raison et la science se manifestent justement dans l'irrationnel que met en scène l'Évangile. Du possédé de la synagogue, Jésus passe à la belle-mère de Simon, dont il guérit la fièvre en lui prenant la main pour la faire remettre debout et enfin il voit arriver des gens qui accompagnent des malades atteints de toutes sortes de maladies. On dit de lui qu'il les guérit et chasse beaucoup de démons. Tout cela n'est décidément pas très rationnel.

Alors, quel est cet enseignement qui guérit les malades, les possédés, les démoniaques dans un même élan ? Que croire dans de tels récits ? N'ouvrent-ils pas, à leur façon, toute grande la porte au charlatanisme dont parle Maïmonide dans sa prière ?

*« Éloigne de leur lit les charlatans, l'armée des parents aux mille conseils, et les gardes qui savent toujours tout : car c'est une engeance dangereuse qui, par vanité, fait échouer les meilleures intentions de l'Art et conduit souvent les créatures à la mort »* dit la prière du médecin. Simon a-t-il la raison de faire confiance à Jésus pour soigner sa belle-mère ?

Pourtant, entre le médecin du Moyen Âge et Jésus, il existe plusieurs points communs : l'un comme l'autre se font un devoir de guérir les enfants de Dieu, et Maïmonide parle à Dieu du « noble devoir de faire du bien à tes enfants » et il lui demande : « Fais que je ne voie que l'homme dans celui qui souffre ».

Reprenons les questions de l'assemblée de la synagogue de Capharnaüm : « Qu'est-ce que cela ? Un enseignement nouveau donné avec autorité ? »

Les différentes études bibliques sur les récits de miracles ont montré que le fait de réduire au silence un esprit impur ou une tempête, mettait Jésus dans la posture d'un prophète, investi de la force de Dieu et capable de maîtriser les forces naturelles. Mais que retenir de ce constat si ce n'est un récit surnaturel qui ne révèle rien de parlant au malade du vingt et unième siècle. Car c'est bien là l'enjeu d'une telle lecture. Qu'est-ce qui est guérit ici ?

Que peut apporter la foi que la médecine n'apporte pas déjà ? Est-il bien raisonnable de prêter attention à ce type de récits que la tradition a retenus comme des miracles et qui n'en ont, à bien y regarder, aucune caractéristique ? Un dément qui délire, un ordre, un cri et rien d'autre. Une femme qui a la fièvre, une main tendue, la fièvre qui baisse et rien d'autre. Est-ce de ce côté qu'il nous faut regarder ? Où est l'enseignement ? Où est l'autorité ?

Nous ne pouvons pas lire ces récits de façon anachronique et comparer ce qui n'est pas comparable. Aujourd'hui, sans doute pourrait-on agir sur la démence de l'homme de la synagogue, et le paracétamol viendrait sans doute à bout de la fièvre de la belle-mère de Simon. Il serait aussi malhonnête intellectuellement de dire que ces récits sont des images métaphoriques, que le terme *guérir* ne recouvre aucune réalité pour les malades de l'époque de Jésus et qu'il ne s'agit là que d'une guérison symbolique. Les malades de tous les temps aspirent à la santé et si lire les récits de guérisons de l'Évangile de Marc n'apporte rien à ceux qui souffrent aujourd'hui de leur situation de malade, alors, fermons tout de suite la Bible.

Ce qui reste comparable, entre hier et aujourd'hui, ce qui reste pertinent malgré les siècles qui séparent notre lecture de l'écriture de tels récits, c'est l'impossibilité, dans certains cas, de guérir complètement de certaines maladies. C'est, dans de nombreux cas, la difficulté de pouvoir dire qu'on est guéri. Aujourd'hui, autour de nous, de nombreuses personnes, et nous-mêmes, peut-être, sommes atteints de maladies qui, comme au premier siècle, n'ont pas encore trouvé leur remède. Nous vivons même avec des maladies qui, à l'époque de Jésus, n'étaient pas découvertes parce qu'elles emportaient les malades dans la mort sans qu'on sache même de quoi ils étaient atteints. À notre époque comme à l'époque de Jésus, on ne guérit pas de toutes les maladies. La médecine moderne soigne, et, dans notre pays, elle soigne plutôt très bien. Certains malades sont guéris, mais même notre médecine de pointe ne parvient pas à tout guérir. Dans de nombreux cas, nos connaissances sur les maladies permettent de vivre malade longtemps, et de manière assez satisfaisante si l'on considère que la douleur, que le malade craint tant, est prise en charge avec efficacité dans la plupart des cas.

Jésus guérit les malades. Il ne les soigne pas, comme nous l'avons vu, mais il les guérit. Alors, quel enseignement tirer de cette puissance ?

Replaçons-nous dans la synagogue de Capharnaüm, que nous est-il enseigné ? Pour le savoir, il faut nous retourner vers l'homme atteint d'un esprit impur, puis sortir et aller visiter la belle-mère de Simon, puis regarder cette foule de gens qui conduisent des malades auprès de Jésus pour qu'il les guérisse. Cessons de regarder Jésus et regardons ces hommes et ses femmes, avec leur peur, leur handicap, leurs maux qui les marginalisent, qui les angoissent, aujourd'hui comme hier. Regardons comment ils ou elles se considèrent eux (ou elles)-mêmes, comment leur maladie les sépare des autres, comment elle les culpabilise parce qu'avec eux, c'est toute la famille qui est ébranlée, fragilisée, inquiète.

Une maladie qui met en question la vie n'est pas un détail, nous le savons tous. Ce n'est pas non plus une qualité ou un défaut que l'on peut séparer de celui qui en est porteur, comme on retire un manteau. Une maladie qui met en cause la vie, est comme un être qui habite avec vous, qui vient changer profondément le cours des vies,

pas seulement celle du malade, mais celle de toute la maisonnée. La maladie change le rapport au temps, le rapport à l'espace, le rapport aux autres. Elle intimide et peut tenir en respect même les plus téméraires. Elle change le corps, l'état d'esprit, le regard, celui qu'on porte sur soi-même et celui qu'on porte sur le monde. Elle réduit l'horizon, elle écourte le temps et comme un rôleur qui ne se montre qu'à certains moments, elle vous tient en alerte et empêche toute paix. Elle devient le personnage central d'une intrigue écrite par un autre et dont on ignore le dénouement.

Bien sûr, le sage vous dira, comme les amis de Job, qu'on peut en faire son affaire, et que la raison est d'un grand secours pour vivre avec sa maladie en bonne compagnie. Mais c'est Job qui est malade, c'est lui qui est seul et menacé.

Dans la synagogue de Capharnaüm, Jésus enseigne à ceux qui voient l'homme possédé, à Simon et sa femme qui s'inquiète pour sa mère, à ses nouveaux disciples qui voient arriver la foule et à ceux qui conduisent leurs proches malades. Ce n'est pas aux malades qu'il enseigne, il n'a pas encore en tête le culte de l'autonomie que nous cultivons trop souvent pour nous dédouaner de ne pas nous rendre assez disponibles pour les personnes malades.

Jésus enseigne comment d'une personne malade on fait une personne guérie : en la considérant guérie. La belle affaire, me direz-vous, si elle ne l'est pas vraiment ! Avec l'homme qui est atteint d'un esprit impur, Jésus montre que le mal peut être vaincu, qu'il peut être réduit au silence, que l'homme ne se résume pas à son mal et qu'il a le droit de crier contre le mal qui semble toujours parler à sa place. Ce jour-là, tous ceux qui étaient là ont compris qu'il y avait plus qu'un possédé dans leur synagogue, et que ces témoins impuissants pouvaient réhabiliter cet homme à sa place d'homme. En croyant en sa guérison en s'élevant contre le mal, en n'acceptant pas ce mal comme une fatalité mais comme un fléau à combattre. Dans la maison de Simon, chacun aura compris que cette femme n'était pas condamnée parce qu'elle était malade, et que, même si, à cette époque, la fièvre était redoutable, il était possible de croire assez à sa guérison pour qu'elle ait la force de se lever grâce à une main tendue. Le texte grec emploie ici le verbe utilisé ailleurs dans l'Évangile pour dire qu'on ressuscite une personne. Il faut la croire vivante, il faut la croire bientôt guérie, pour qu'elle vive.

Après cette série de guérisons, l'Évangile ajoute cette mention énigmatique : « *Il ne laissait pas parler les démons, parce qu'eux savaient qui il était* ». Jésus est alors prophète, parce qu'il croit en l'homme, en la vie plus forte que le mal et les figures du mal que sont dans l'imagerie évangélique les démons, savent au premier titre que sa foi les fera taire. Jésus n'est donc pas un médecin antique, mais un prophète qui annonce la foi de Dieu en la capacité de l'homme à faire taire le mal. En plaçant notre foi les uns dans les autres, en faisant confiance à notre capacité à combattre le mal, nous pouvons guérir l'existence des malades pendant que les médecins les soignent.

AMEN.